

MOUVEMENT.NET / JUIN 2012
**TROUBLE 2012, L'IMPURETÉ SANS
CONDITIONS**
SYLVIA BOTELLA

**I WALK IN THIS GARDEN 2 – DEREK JARMAN
KEITH COLLINS / GILLES PASTOR**

La huitième édition du festival de performances bruxellois.

Un festival de performances appelle la performance. Et souvent la même question. Qu'est ce que la performance ? Démonstration à Trouble, festival organisé par les Halles de Schaerbeek, où tout peut arriver ...

A trouble, l'intelligence reprend ses droits, évite la réponse unique. Trouve sa cohérence dans des goûts très radicaux et en propose des performances très différentes, pour notre temps. Trouble échappe à l'étiquetage esthétique, à l'affichage d'une appartenance pour « faire genre » ou « donner genre ». « *La performance s'invente partout, pas seulement dans les cercles de la haute culture,* insiste le directeur artistique Antoine Pickels. *Elle peut venir du Rock'n Roll, de la scène musicale, de la scène de la nuit.* » Dans *A Short Story Based on a Distant Memory With a Long Musical Interlude* de Hassan Khan, le son est bien plus puissant que les mots. On y entend la clameur, le désarroi et les rêves. On sent la chaleur, le Caire nichés dans les mix, jusqu'à la saturation. « *La performance peut prendre des formes très diverses,* explique Antoine Pickels. *Du plus, théâtralisant à l'œuvre d'un plasticien abordant le théâtre sans complexe, en passant par des œuvres ex-théâtre qui peuvent se révéler finalement plus dogmatiques.* » A Bozar, aux Halles de Schaerbeek, tout peut arriver : la cruauté, la beauté, l'irrationnel, l'hyper-technologique ... Et même l'ouverture/plan séquence sur l'icône pop et pionnière multimédias Laurie Anderson, « glissante et libre et lisse » dans la lumière claire et vide. Tout est dans tout. Sans empathie, sans fascination, la performance s'interroge seulement. Elle interroge notre monde en crise mais pas seulement. Elle dit que notre monde est crise. C'est ce que révèle, chaque soir, Lady Zone dans le salon de la Maison des Arts. Que ce soit Valérie Cordy lorsqu'elle déclare, énonce la catastrophe économique, écologique, sans cesser d'ouvrir des fenêtres vidéo/son dans Astéroïde ; Annie Abrahams qui s'insulte et demande qu'on l'insulte dans l'étrange *Taffellaken* portée par la violence et dont la violence et le seul horizon ; ou Lucille Calmel, dans *Dark Matters (Outreciels)*, la machine tout contre la peau pour mieux l'achever, l'ensevelir. Elle tue la machine qui ne promet plus rien. La performance est autant dans le monde qu'il est en elle. La créature/Pascale Barret nous le rappelle en nous faisant entrer dans la danse. La performance est la

greffe monstrueuse entre les chairs du performeur et du monde, brouillant les distances, débordant les frontières et pulvérisant le temps.

Asymétries choisies

Dans *Chinese Lesson* de Akademia Ruchu et *Neverending Talks* de Restauricja Europa, la performance sait faire des figures les plus simples un lieu de la précision formelle, décisive où règnent une tension et une concentration incroyables. Où une force créative et critique s'exprime dans l'efficacité, dans le moindre détail. Dans le silence aussi qui devient discours critique de celui qui est empêché de parler dans *Urnamo* de Ali Al-Fatlawi et Wathiq Al-Ameri. Et parfois même dans le réalisme crû pris sur le vif par une caméra/abyme qui déplie, replie le temps et l'espace dans *Frozen Images* de Wanda & Nova Deviator ou dans la reproduction inspirée et érotisée du geste à l'image sur le plateau dans *I Walk in This Garden* (Derek Jarman). Avec toute l'ambiguïté, le tremblement du fantasme qui lie et sépare Gilles Pastor et Keith Collins, le dernier compagnon de Derek Jarman.

D'autres performances imposent des décadrages pour mieux recadrer. Les *Wunderkammen soap #1 Didon*, *2# Faust*, *5# Hélo/Léandre* de Ricci/Forte sont autant de tableaux pop de la figure humaine, de la solitude ou de la dépression. Aspirant la société berlusconienne (mais pas que) dans sa propre vulgarité, dans le figement de la pensée et dans l'étrangement du sens. Elles se sculptent par accumulation d'objets, de gestes concrets engendrant sans complexe des images « clipsques » où rien n'est jamais complètement satisfait. Où nous sommes mis en scène, en coprésence, toujours dans le contrechamps immédiat et tragique d'une métamorphose constante d'un homme ou d'une femme. Une surexposition, une affection iconographique, une opacité qui, à l'intérieur nous interdit toute empathie mais qui, pourtant, peut nous revenir comme un boomerang, nous submerger après.

Un retour « pervers » où se noue toute la dimension performative.

Prolog de Wojtek Ziemilski articule, elle, les jeux de la distanciation et la participation du public qui accepte de suivre les instructions données dans l'audio-guide. Nous laissons nos fauteuils vides pour être sur la scène, se scrutant les uns, les autres, essayant de décrypter notre rôle de spectateur de théâtre. Nous sommes au cœur de l'action. Mais, malgré une conscience plus aiguë de notre relation à l'autre, y parvenons-nous vraiment à l'intérieur ? Car nous avons pris une place qui n'est pas la nôtre. Et la performance proposée n'est que le prologue, un préalable à la réflexion.

In/Off

Dans *The Great Gallery of Living Sculpture*, Isabelle Bats, Denys Blacker, Alastair MacLennan, Branko Miliskovic, Pierre Megos, Aine Phillips, Gaëtan Rusquet et Adva Zakai reviennent sur leurs terres, le territoire des expériences limites, duratives. Pendant trois heures, ils performant à vue, à la lumière du jour, dans la grande Halle. Ce n'est pas la réorganisation de la vie dans une mise en scène totale pour que tout prenne sens. Ce n'est pas une harmonie, pourtant, il y a là comme un écho. Nous avons l'impression qu'ils nous représentent, à leur manière, isolément, évitant la figure de style. Et la jeunesse ?

Aux aînés se mêlent aussi les plus jeunes et les nouveaux venus qui fêtent leur première fois, sans être encombrés d'eux-mêmes. Trouble saisit cette nouvelle jeunesse avec notamment Anaïs Héraut et *Fragile !* avec Adèle Jacot, Mélanie Peduzzi, Chloé Démétriadès, Alice Neveu, Clément Losson et

David Zagaei. Même si leurs gestes ne laissent pas encore présager de l'orientation définitive de leur œuvre, tous sont animés par les mêmes engagement et prise de risque propres au « nous ne savons pas ce que nous allons vivre » performatif. Que nous retrouvons aussi dans l'attente, la qualité d'écoute et l'extrême attention du spectateur prêt à l'aventure plus qu'ailleurs. En brassent le « in » et le « off », les grands noms et les moins connus, les aînés et les plus jeunes et, les espaces de discussion, Trouble a su créer une alternative où tout est. « *Cette année, il y a une présence plus forte de l'aspect réflexif mais de manière très ludique, souligne Antoine Pickels. J'aime que la fête et la réflexion ne s'opposent pas, qu'elles puissent coexister. On peut faire un karaoké complètement taré en fin de soirée et écouter une philosophe pendant trois quart d'heure (...) La pensée y est intégrée. C'est aussi une autre manière de travailler la médiation.* » Etre heureux, l'espace d'un instant, Trouble est venu nous le rappeler. *The Pussy Catalog* de Ivo Dimchev pour vingt euros ou cinquante euros avec ses guests nous a offert un puissant climax performatif, d'une affolante liberté et puissance qui nous manque tant aujourd'hui.

Trouble, c'est un aller-retour libre qui nous élève vers la découverte, la compréhension de la performance et nous ramène au monde, mais avec une compréhension nouvelle de ce qu'il est. C'est pour cela que nous y retournerons en 2013.